

# **CULTURE, NATION, HISTOIRE**

Pierre Vilar

Il y a environ un an, la “Conselleria de Cultura” de la Generalitat de Catalunya me demanda d’introduire par un exposé *d’histoire* une série de conférences intitulées “réflexions critiques sur la culture catalane”. Mon exposé —qui a été prononcé le 18 janvier dernier—m’a donné l’occasion de réfléchir, plus que je n’avais cherché à le faire jusqu’à présent, sur les rapports (en fait très complexes) entre les réalités *culturelles*, les réalités *nationales*, et les *processus historiques* plus couramment retracés (les “événements”). Je donnerai ici quelques résultats de ces réflexions. Je ne me permettrai pas de les appliquer directement au cas d’Euskadi, que je crains de connaître mal en profondeur. Mais peut-être des spécialistes de ce “cas” trouveront-ils dans mes suggestions l’occasion de vérifier des hypothèses, de confronter des expériences. Il n’est d’histoire explicative que comparée.

Que la “culture” entre parmi les éléments composants, caractéristiques, du fait national, c’est une vérité qui ne paraît guère discutable. Aux origines de la réflexion théorique sur la “nation”, au début de notre siècle, Otto Bauer privilégiait sans aucun doute le fait culturel, et son contradicteur Staline, en 1913, couronnait une définition de la nation plus fameuse encore par le mot “culture”. Or, les deux personnages s’affirmant “marxistes”, on ne saurait les accuser d’avoir mis en avant, *a priori*, le spirituel. Disons que dans le phénomène social que le mot “nation” recouvre, ce que recouvre le mot “culture” englobe sinon tous les faits “mentaux” (car il y a tout l’inconscient, tout le passionnel), du moins tout ce que la mémoire choisit et tout ce qu’accepte l’intelligence.

Cela dit, toutes les difficultés ne sont pas levées. Parmi les trois termes qui nous retiennent ici —*nation, histoire, culture*— si les deux premiers sont encore loin d’être “construits” en tant que “concepts”, que dire du troisième? Un ouvrage américain de 1952 put se vanter d’avoir recensé *cent-soixante* définitions de la culture! Et un ouvrage français de 1975 en a ajouté *quarente*! Le seul André Malraux —“ministre des affaires culturelles” du général de Gaulle pendant dix ans— en avait à lui seul proposé trois au passage, sans parler du jour où il avait dit, dans un mouvement de mauvaise humeur: “la culture, vous savez-ce que c’est, vous? Moi pas”. Est-il besoin

d'ajouter qu'il m'est arrivé aussi de m'exercer à ce jeu des définitions, sans plus ni moins de bonheur que d'autres. Retenons que la "culture" est une réalité trop complexe, trop variée, trop changeante, pour admettre une véritable "conceptualisation"; tout essai dans ce sens ne peut que souligner un aspect des choses, plus ou moins suggestif, jamais globalisant. Mieux vaut le reconnaître au départ que d'employer le mot (on le fait souvent) comme si son contenu relevait de l'évidence.

Première distinction nécessaire: la culture peut être entendue comme un fait individuel, subjectif, intime, constitutif de l'homme comme personne, ou bien considérée comme un ensemble de traits spirituels caractéristiques d'une communauté, ou même comme un patrimoine de valeurs légué par le passé à l'humanité entière. On peut *associer*, mais il ne faut pas *confondre*, ces trois acceptions du mot.

La première acception est assez bien saisie par une formule d'Edouard Herriot: "*La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié*". "On", c'est évidemment tout individu, tout homme. "Tout oublié" porte sur ce que cet homme a "*appris*", sur ce que l'école —ou l'apprentissage, ou la lecture, ou les moyens de communication quotidiens— lui ont "*enseigné*", et qui constitue un "savoir". Mais "savoir" n'est pas "culture". Avoir une "culture mathématique" n'implique pas qu'on ait sans cesse présent à l'esprit tous les théorèmes appris en classe. Avoir une "culture littéraire" n'implique pas qu'on sache Homère par coeur (encore que beaucoup de gens l'entendent ainsi). En fait "culture" signifie dans le premier cas une ouverture à un certain type de raisonnement, dans le second une ouverture à un certain jeu des mots et des rythmes. De telles "ouvertures" font de l'homme "cultivé" un être aussi différent de l'homme "inculte" que l'arbre fruitier du pépiniériste peut être différent de l'arbre sauvage qui est à l'origine de son espèce.

Mais, de même que les botanistes posent la question: "existe-t-il encore des "espèces sauvages", des "forêts vierges"?", de même on ne croit plus guère, aujourd'hui, qu'il existe des "hommes incultes", des "pensées sauvages"; Tarzan est un mythe, et Mowgli lui-même a la "culture" de ses frères-loups. Tout enfant s'est "cultivé" sur les genoux de sa mère, tout petit paysan s'est initié à la nature de mille façons. De tout cela, la "culture" est bien "*ce qui reste*", une certaine capacité à utiliser comme un instrument, et à jouir comme d'un jeu, d'un ensemble intériorisé de gestes, de discours mémorisés, et d'images familières. Et sans doute y-a-t-il, dans cette richesse individuelle, autant de degrés que d'individus. Mais ce qui est massif, c'est *l'héritage*, et ce qui est social, c'est *l'éducation*. L'éducation relève de la sociologie. L'héritage relève de *l'histoire*.

Il est vrai qu'après du problème de la culture comme composante individuelle, on peut poser celui des composantes *objectives* de la culture. André Malraux a proposé ce critère: il s'agirait de: "*l'ensemble des oeuvres qui ont en commun ce caractère à la fois surprenant et simple: être les oeuvres qui ont échappé à la mort*".

Et certes on peut entendre par là le patrimoine humain commun, la culture universelle. Mais on peut rechercher aussi, en nous et autour de nous, ce

qui présente ce même caractère de *survécu*, moins universel mais plus accessible, dans un horizon, dans une rencontre du quotidien, dans l'expression d'une langue maternelle. Une "culture nationale", c'est bien *ce qui survit* d'un long passé collectif. Nous retrouvons, au niveau des communautés, le "*ce qui reste*" au sein des consciences individuelles. Dans les deux cas, comme le faisait observer récemment un jeune et brillant historien à propos de ce qu'on appelle un "art national", la "culture" est *un résultat*, une création, chez l'homme le long de toute une *vie*, dans un groupe national le long de toute une *histoire*. Et c'est justement cette intervention du *temps* dans la formation de la culture qui rend bien difficile la définition de celle-ci en tant que "concept".

Cette difficulté philosophique avait été aperçue par Unamuno, à propos de la notion de "patrie". Comment saisir dans un "concept" une réalité qui est oeuvre du temps, résultat cumulatif de facteurs multiples? et comment y distinguer ce qui est l'oeuvre *du grand nombre* et *de la longue durée* — "l'intra-histoire", disait Unamuno — et d'autre part l'oeuvre des "*événements*" ponctuels, de ceux que retient l'histoire classique (guerres, traités, décisions des états, actions des grands hommes — la "condenada historia" dans le vocabulaire de don Miguel):

"No se sabe bien lo que de si puede dar la conjunción espontánea y libre de elementos honda y puramente históricos con elementos conceptuales..."

écrivait-il.

Et cela l'entraînait à distinguer entre une "patrie-concept", abstraction que s'efforce d'imposer aux esprits un état, lui-même issu des événements et des conflits politiques, et d'autre part une "patrie-intuition", fruit de "l'intra-histoire", qui indique à chacun de nous une "*appartenance*". Unamuno en venait même à dire que les deux seuls esprits qui parvinrent à lier avec force le *raisonnement abstrait* et *l'analyse historique*, Hegel et Marx, devaient cette capacité rarement atteinte au fait qu'ils avaient appartenu, dans leur phase créatrice, non à cette "patrie-concept" que devait devenir l'Allemagne unifiée, mais à une Allemagne faite de "patries régionales" issues de "l'intra-historia", et non de la "condenada historia" que définissent les événements politiquement déterminants. Cette vision éclairante — à laquelle, malheureusement, Unamuno a trop vite renoncé en se castillanisant — peut s'appliquer utilement à la notion de "culture": notre "patrie-appartenance" nous dote d'un *héritage collectif* qui fait partie de nous-même; mais il peut exister une "*culture-concept*", ou des *types abstraits de culture* (culture mathématique, technique, littéraire, artistique, etc...), que chaque individu peut s'être constitués à partir de besoins particuliers, de conquêtes personnelles; la question est de savoir si la culture-héritage et la culture-conquête s'ajoutent ou se renforcent au sein d'une personnalité, ou tendent à se soustraire, à s'opposer, à se nuire. Cela pose à la fois de gros problèmes à l'individu, et de gros problèmes politiques. L'homme qui prétend s'être fait entièrement, volontairement,

consciemment, sa propre culture, ne s'est-il pas enfermé, en réalité, dans sa "tour d'ivoire"? Et le groupe qui prétend imposer, à partir de ses appareils d'autorité, une culture qu'il dit "nationale", ne risque-t-il pas de fermer des portes devant les valeurs universelles? Comment équilibrer? comment combiner?

L'historien, dans ce domaine, me semble assez bien désigné pour juger des réussites et des échecs, par une étude comparée des "cas" —cas individuels quand il s'agit de "biographies" (le genre est dangereux, mais, bien pratiqué, peut être éclairant)— et cas "nationaux", lorsqu'il s'agit de groupes humains à passé original, à personnalité forte. Qu'est-ce qui, chez tel homme, dans telle "nation", survit du plus vieux passé? qu'est-ce qui traduit des acquisitions relativement récentes? qu'est-ce qui est en train de naître, de se former? Sans oublier: qu'est-ce qui est en voie de disparition, ou, peut-être (cela arrive aussi) de "renaissance"?

En réfléchissant sur les rapports entre "histoire" et "culture" dans le passé catalan, et en consultant les "réflexions critiques" proposées, sur le moment actuel, par de sérieux analystes de cette "culture nationale", j'ai dégagé une série de thèmes dont se répète que je ne me permettrais pas, faute de compétence, de les appliquer à mon tour au cas d'Euskadi, mais dont on pourrait chercher les équivalences chez les historiens, linguistes sociologues, philosophes, etc., qui se sont occupés de la "culture basque" (aux divers sens de ce mot). J'en sais le nombre. J'en sais la valeur. Mais il faudrait sans cesse les rapprocher, les confronter, toute étude "culturelle" étant, par définition, "pluridisciplinaire".

Je n'oublie pas, par exemple, que ma première approche de la réalité catalane fut celle d'un "géographe": *l'espace*, la *nature*, ne jouent pas un moindre rôle que le *temps* et *l'histoire* dans l'image de son pays que chaque individu conserve au fond de lui-même, qu'il en jouisse quotidiennement, qu'il en cultive le souvenir en voyage ou en exil, qu'il la retrouve et la compare à chaque retour aux sources. Une culture, c'est d'abord un *horizon*.

Mais les horizons s'organisent en cercles concentriques de dimensions très diverses: l'enfant se forme -et donc, déjà, se "cultive"- d'abord dans un village, ou dans un quartier de ville; puis il découvre sa "comarca", espace où Julio Caro Baroja voit le cadre le plus naturel des communautés, et dont l'équivalent français est le mot "pays", c'est-à-dire le lieu d'appartenance par excellence. Au delà, au dessus, existent, bien entendu, d'autres cadres spatiaux, et tout d'abord ceux qu'a longuement marqués l'usage d'une langue commune. Mais plus un cadre culturel est vaste, plus il risque de ne réunir que des signes *abstraites*, *intellectuels*, au détriment des fruits d'une première éducation, d'une éducation *sensible*. La *culture-concept* n'a pas les mêmes critères que la "*culture-intuition*". Le "plat pays" de Jacques Brel n'est ni "belge" ni "français"; il est flamand; mais, d'abord, le vent qui y souffle ne marque pas les visages qu'il frappe de la même façon que le mistral ou la tramontane. Car il y a des "enveloppes" spatiales qui dépassent largement les cadres linguistiques ou politiques, et qui portent de fortes valeurs culturelles. Et de toute sorte.

Je pense à la Méditerranée. Avec, en tout premier lieu, ses réalités “agri-culturelles”. *L’homme est le produit de son produit*. Qu’il ait vécu, durant des siècles, sur la “trilogie” méditerranéenne agricole -le blé, la vigne et l’olivier- n’est pas, “culturellement”, un élément négligeable. J’ai rappelé comment, au cours d’une croisière dans le Grand Nord, j’avais reconnu un groupe de Catalans d’abord à ses préférences culinaires (des tartines de pain trempées dans l’huile dès le petit déjeuner). Or ce rite culinaire est aujourd’hui repris par les restaurants de luxe. Le snobisme gastronomique, avec ses références populaires au service des riches, est quelquefois irritant. Mais il exprime la nostalgie d’une société devant la disparition de sa base paysanne. Et la protestation contre l’invasion des nourritures standardisées. En se généralisant, cette réaction “culturelle” peut être saine. Il n’est pas difficile, dans le cas basque, de faire ici les transpositions (avec les connotations positives et négatives du phénomène).

Après la nature, la “longue durée”: la référence non encore à l’histoire, mais à la *pré- et à la proto-histoire*. Je me suis permis d’indiquer, au passage, en soulignant que le passé très lointain devait partout être pris en compte, que ce devait être particulièrement vrai dans le cas des Basques, étant donné l’antiquité de la langue et le profond enracinement du fait basque saisissable dans les cultures pré-historiques. Je n’ai pas besoin d’insister ici sur le rôle des préhistoriens dans la recherche sur ces origines, et le nom de Barandiarán est comme un symbole. J’avais seulement cru utile, puisqu’il s’agissait de réfléchir sur les rapports histoire-culture, de rappeler qu’avant *l’écriture*, l’homme, pendant des millénaires, nous a laissé avant tout les traces de sa *production* (outils), de son *habitat*, de sa *consommation* (les “kjokkenmødings”), et nous appelons tout cela “culture”, car il s’agit de créations humaines déjà aussi éloignées de “l’état de nature” que peut l’être un champ “cultivé” de la forêt primitive. Ainsi le dessin, la couleur, le modelage de l’argile et les premières dispositions de la pierre, nous révèlent autant, et sans doute plus, sur nos “ethnogenèses”, que les récits ultérieurs des “événements”: *la culture précède l’histoire*. Même pour les peuples moins enracinés que les Basques dans “l’immémorial”.

Mais il est exact que pour la plupart d’entre eux la *langue* est plus immédiatement “historique”. Je me suis beaucoup amusé de la boutade qu’un ami basque décocha un jour, devant moi, à un ami catalan: “au premier Romain apparu sur vos côtes, vous avez abandonné votre langue!”. Et il est vrai que cette romanisation linguistique oppose l’extrémité orientale des Pyrénées à leurs confins occidentaux. Mais je crois que la romanisation catalane est moins un effet brusque qu’un effet relativement tardif d’une occupation de longue durée. On voit malgré tout que les rapports histoire-culture, pour des cas relativement voisins, peuvent présenter des oppositions profondes. Ce qui paraît bien assuré, c’est que dans tout l’Occident romanisé, la fin de l’empire vérifia qu’au dessous d’un certain réseau administratif et routier, qui pouvait donner l’illusion d’une unité de structure, subsistaient en fait les vieilles réalités tribales, et les vieux traits culturels; les “décolonisations” ‘actuelles nous font mieux comprendre ces types de survivances.

Le Moyen Age nous oblige déjà à distinguer davantage —ou, pour mieux dire, à systématiser davantage une distinction-association— entre analyse *anthropologique* et analyse *historique*. Il convient de rappeler ici qu'il peut exister une certaine dialectique entre les traits profonds d'un pays et le type de science qui les éclaire. Je veux dire qu'on ne peut attribuer (me semble-t-il), à un pur hasard, la présence en Euskadi d'un Julio Caro Baroja, et la présence en Catalogne d'un Ramon d'Abadal et d'un Josep Puig i Cadafach. La vitalité du primitif, l'historisation tardive, font du monde basque un lieu privilégié pour l'anthropologue, alors que dès les IXe et Xe siècles de notre ère, l'histoire catalane offre un magnifique terrain au pionnier du document social privé, et à l'architecte-archéologue. Mais il en résulte aussi que nous-mêmes, profanes contemporains, voyons les montagnes basques d'autrefois avec les yeux de Caro Baroja, et la "Catalogne romane" avec les yeux de Puig et d'Abadal. Alors que, bien entendu, la réalité est plus complexe: il existe, au moins sur ses confins, un Pays Basque "roman", et la Catalogne ne manque (et jusque très tard) ni de survivances préromaines, ni de sorcières. En fait, il faudrait préciser, presque lieu par lieu, et date par date, ce qu'ont été dans certains cas les effets d'isolement, dans d'autres cas les effets de contacts —avec les Musulmans, les Francs, l'océan, la Méditerranée, l'Italie... Mais ce sont là raffinements d'érudits. Grosso modo, la "culture" historique d'un homme moyen est faite d'impressions dominantes. Il y a toute une "histoire" à faire de la façon dont "l'Histoire" est pensée, transmise, prise en conscience. La "culture", qui est résultat, devient à son tour facteur.

C'est particulièrement vrai des souvenirs laissés, dans tous nos pays européens, par les phases plus récentes du Moyen-Age: épanouissements du XIIIe siècle, crises du XIVe, redémarrages du XVe, tous épisodes où interviennent de plus en plus les "événements", "l'histoire chaude" (dirait Lévi-Strauss), les luttes entre classes sociales et les rivalités entre les royaumes. Ce n'est pas ici le lieu de les évoquer. Mais il n'est pas inutile de réfléchir sur ce qu'on pourrait appeler les effets "rétro" des prises de conscience successives de ces épisodes. Effets souvent "*mythificateurs*", mais peut-être moins "*mystificateurs*" que ne prétendent le suggérer certaines idéologies, dont l'hypercritique est elle-même idéologique. Prenons l'exemple catalan: il est certain que les grandes "histoires nationales" de Catalogne, inspirées par la renaissance nationaliste (comme les très belles histoires de Ferran Soldevila ou Rovira i Virgili) ont projeté sur le Moyen-Age des visions de la "nation" et de la "démocratie" en grande partie anachroniques. L'état féodal du XIIIe siècle était patrimonial plus que national, et l'organisation représentative des "états" (une société "d'ordres") ne laissait aucune place réelle à l'élément populaire proprement dit. Mais ce qui importe c'est la conviction acquise par une majorité de nos contemporains d'être les héritiers d'une tradition démocratique. Il est intéressant de remonter jusqu'aux origines saisissables de ces "survivances", en particulier aux *oeuvres d'historiens* comme créatrices de traits culturels profonds.

Ce sont, par exemple, en Catalogne, les travaux érudits (de premier

ordre) d'un Antoni de Capmany, d'un Jaume Caresmar, entrepris au XVIII<sup>e</sup> siècle sous les auspices du "Corps de Commerce" barcelonais, pour établir sur documents les témoignages d'un passé glorieux: le passé du temps des "Rois" (Jacques le Conquérant, Pierre le Grand, Jacques II, qui régnaient sur la Méditerranée occidentale et jusqu'à Athènes) mais qui est aussi le passé des *marchands*, et de leurs oligarchies municipales, organisant les villes, et influentes auprès des rois. Or cette *conscience historique*, ces images du passé, ont joué un grand rôle dans les esprits aux origines mêmes des institutions contemporaines: aux Cortes de Cadix, et aux Cortes de 1820, des députés libéraux catalans n'hésitent pas à se dire les héritiers des bourgeoisies "antiféodales" du Moyen-Age. Au XX<sup>e</sup> siècle, on parlera plutôt de "pacte" entre plusieurs classes dirigeantes, et de ces classes avec la monarchie. Ces successives mises au point d'une "*culture historique*" valable pour le grand nombre ont pris ailleurs, lorsque l'Etat s'en est emparé, la forme des "*idéologies dominantes*", transmises par les manuels scolaires. Inversement, s'il n'y a pas coïncidence entre Etat et communauté nationale ressentie, il est intéressant, voire essentiel, de suivre la marche des schémas culturels, puisés dans l'Histoire, que la communauté oppose à l'Etat (ce qui se passe en Catalogne et en Euskadi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle).

Il est d'ailleurs curieux de constater comment les images historiques utilisées par les "renaissances" nationales périphériques, dans l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle, sont souvent nées des curiosités scientifiques du XVIII<sup>e</sup>, au moment où le centralisme monarchique semblait disposer de nombreux atouts. Le temps des "Lumières" a manifesté un intérêt conjugué pour les sciences naturelles et pour les sciences sociales (et c'est vrai pour le Pays Basque autant que pour Valence et la Catalogne); il importerait de bien reconstituer par quels mécanismes socio-psychologiques, contradictoires parfois, l'attention fut attirée, chez les savants et les érudits —en particulier dans le monde des couvents et des cercles ecclésiastiques— soit sur l'histoire (Catalogne), soit sur la langue (Euskadi), ce qui prépare le siècle suivant.

La renaissance des "*cultures nationales*" relativement (mais non complètement) effacées au sein des vieilles monarchies féodales, est un fait typique du XIX<sup>e</sup> siècle, et dans tout le cadre européen. Ce fait implique un problème classique en historiographie ("les mouvements nationaux"), mais qui n'est pas toujours bien posé. S'agit-il, se demande-t-on, d'un mouvement *intellectuel*, né en particulier au sein des classes moyennes, situées entre des aristocraties volontiers cosmopolites, et des classes populaires dotées de traditions propres, mais trop peu scolarisées pour les ériger en "cultures" conscientes de leurs particularités? et ce mouvement intellectuel est-il à l'*origine* des "mouvements nationaux" à contenu politique? ou ne serait-ce pas au contraire les conditions historiques générales, créatrices d'un désir politique d'indépendance, qui seraient l'élément moteur du mouvement intellectuel? Quand je dis que le problème est "mal posé" par ces interrogations, j'entends qu'il l'est trop souvent comme un choix alternatif: *ou bien* le mouvement intellectuel est *antérieur et déterminant* ("causal"), dans le phénomène politique, *ou bien* c'est le désir politique (plus ou moins conscient) de se débarrasser

ser d'un pouvoir ressenti comme étranger qui a favorisé la revalorisation des langues non-officielles, le goût des exploits passés, des poésies nostalgiques. Je ne crois pas qu'il faille *choisir* entre ces deux lignes d'explication, entre ces deux types de processus: en fait, il y a toujours *interaction* entre culture et histoire, entre tendances dominantes des goûts intellectuels et tentations de retrouvailles avec les destinées collectives. Et il semble bien qu'il y ait *alternance* entre les épisodes où la culture est force motrice et ceux où la politique le fait à son tour. Il est clair, par exemple, qu'aux dernières années du siècle passé, Sabino Arana eut raison de dire: Ce n'est pas la langue qui sauvera le patriotisme, c'est le patriotisme qui sauvera la langue, en ce sens que le sentiment national, devenu force en pénétrant dans la masse, était désormais capable de donner à la langue, devenue signe, les moyens de s'imposer. Ce fut le cas —particulièrement significatif— de l'acceptation généralisée, en Catalogne, de la réforme linguistique de Pompeu Fabra.

Sans doute faut-il souligner aussi, que les mouvements culturels, comme les mouvements politiques, et en rapports dialectiques avec eux, sont successivement portés par diverses classes sociales, qui leur donnent des colorations diverses, dans le style d'expression et dans l'idéologie. Une *culture populaire* est à la base des *permanences*; mais les couches sociales privilégiées en proposent de successives interprétations. Un traditionalisme antimodernisant a coloré, à ses origines, l'exigence d'identité basque, sur une base essentiellement paysanne et montagnarde; et ce fut vrai aussi du mouvement catalan; mais on peut retrouver aussi, dans les mouvements urbains, des fondements culturels, parfois révolutionnaires. Le "catalanisme", pourtant, dans sa phase "noucentista", a reçu l'impact culturel d'une bourgeoisie élitiste et modernisante, pour devenir ensuite un vrai mouvement de masse, avec les nuances culturelles correspondantes (dans l'ordre scolaire, éducationnel, en particulier). Enfin on peut retenir que lorsqu'une culture est en butte à une entreprise de destruction, comme celle qu'ont subie pendant quarante ans les cultures basque et catalane, elle se réveille plus unanime que la société, qui se divise politiquement.

Rien de ce que je viens d'écrire n'est bien neuf. Mais la "culture" est trop souvent traitée comme si sa définition était évidente. Or, de même que je préfère la critique historique de la raison à la "critique de la raison historique", il me semble utile de préférer, à la critique culturelle de l'histoire, la critique historique de la culture.